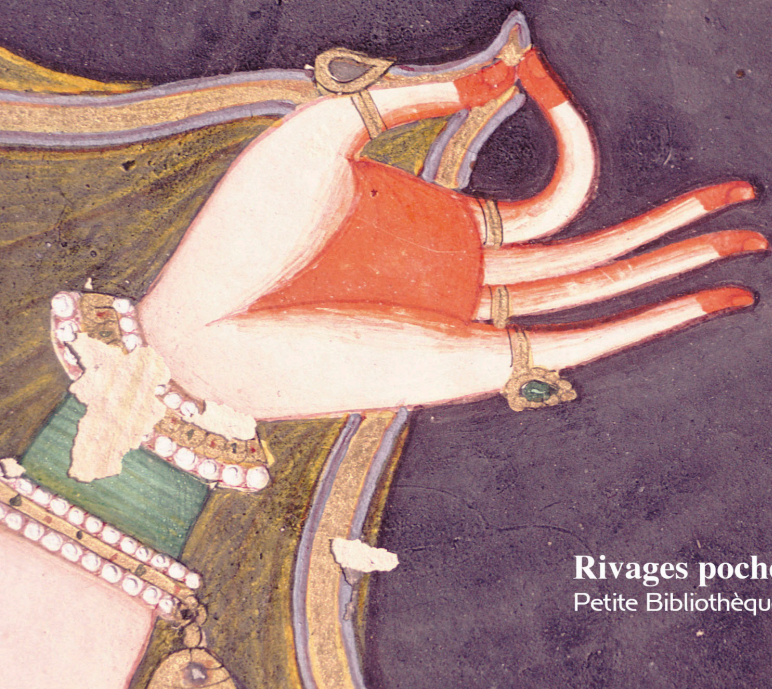


KUNDAKUNDA

La
quintessence
du Soi

PRÉFACE DE JÉRÔME PETIT



Rivages poche
Petite Bibliothèque

Le Soi est le héros de ce texte. Ce livre philosophique et poétique est un des classiques de la philosophie indienne. Rédigé en prakrit autour du v^e siècle de notre ère, il invite le lecteur à discerner les points de vue fondamentaux concernant le Soi. L'adepte est invité à suivre différents cheminements gradués afin de libérer le Soi de l'emprise du karman et d'atteindre la libération. *La Quintessence du Soi* est un texte fondateur, sur lequel se sont appuyés, au fil de l'histoire, yogis, mystiques et poètes.

Collection dirigée par Lidia Breda

Kundakunda

La quintessence du Soi

*Traduit du prakrit et présenté
par Jérôme Petit*

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

TITRE ORIGINAL :

Samayasāra

Couverture : miniature indienne du XVIII^e siècle (détail)

© Akg images.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021
pour la traduction française, la préface
et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-5351-4

Préface

La Quintessence du Soi (Samayasāra) est un texte fondamental de la philosophie jaïna digambara. Religion encore très vivante de nos jours en Inde et dans les communautés installées à l'étranger, aux États-Unis et en Grande-Bretagne principalement, le jaïnisme s'est développé dans la vallée du Gange autour du v^e-vi^e siècle avant notre ère. Au fil de son histoire, les différents courants n'ont jamais cessé de débattre de questions comme la tenue des vœux monastiques, l'accès des femmes à la délivrance ou encore la composition d'un corpus de textes canoniques. Un schisme a fini par diviser la communauté en deux branches : les *śvetāmbara*, dont les religieux sont « vêtus de blanc », et les *digambara*, dont les religieux sont « vêtus d'espace », portant le vœu de non-possession jusqu'à la nudité. Ces deux branches s'appuient sur un corpus de textes philosophiques marqué par les débats internes et les joutes organisées avec les écoles philosophiques concurrentes, bouddhiques ou brahmaniques.

Elles reposent toutefois sur un même fonds commun porté par trois Joyaux : la Croyance inébranlable dans les principes fondamentaux du jaïnisme, la Connaissance approfondie de ces principes et la Conduite adaptée qui en découle. Cette conduite doit obéir à cinq vœux majeurs : la non-violence, la vérité, l'absence de vol, la chasteté et la non-possession. Ces vœux doivent être tenus de façon radicale par les religieuses et les religieux, et ils sont adaptés à la vie séculière pour les membres de la communauté laïque, invités dans leurs activités quotidiennes à ne pas porter injure au monde vivant, à toujours dire la vérité, à ne pas voler leur éventuelle clientèle, à contrôler leur sexualité et éviter la surconsommation. Ces vœux reprennent les règles développées par l'école du Yoga et constituent en quelque sorte la base d'un yoga jaïna, associés à des devoirs quotidiens visant à une introspection toujours plus approfondie. Ces exercices ascétiques, physiques ou spirituels, visent à modeler un terrain favorable au but ultime du jaïnisme : la connaissance et la délivrance du Soi, cette substance animée aux prises avec le karman, défini comme un ensemble de substances matérielles produites par le simple fait d'agir.

La connaissance du Soi en vue de sa délivrance du cycle infini des renaissances est l'objet

principal de *La Quintessence du Soi*, rédigée par Kundakunda entre le II^e et le VIII^e siècle de notre ère. Ce texte pose les bases d'une réflexion sur l'absolu qui inspira une lignée de penseurs, commentateurs, érudits, poètes et maîtres spirituels jusqu'à nos jours. Les thèmes qu'il aborde ont servi à développer des courants réformistes ou mystiques qui ont émergé au cours de l'histoire du jaïnisme. Ce texte a en effet la force, l'immédiateté et la clarté des grands traités. La brièveté de ses strophes, si elle nécessite le recours aux commentaires, est toujours percutante et sert une pensée qui vise à bousculer les idées reçues, en usant notamment du paradoxe et de l'inattendu.

Le Soi est, pour ainsi dire, le héros de ce texte. Il est « éveillé » et possède une parfaite connaissance des principes du jaïnisme. Il est aussi appelé le « vrai croyant », car il est parvenu à une parfaite croyance dans ces principes. Il se tient, en somme, dans le Triple Joyau défini par le jaïnisme, tout en adoptant sur celui-ci un point de vue non conventionnel. Car ce héros est d'abord celui d'un dépassement. Si le lecteur est invité à approfondir sa pratique religieuse, en prenant appui sur l'étude, la dévotion, le rituel, les devoirs quotidiens, les pratiques ascétiques, tout ce qui fait une religion selon un point de vue conventionnel, c'est pour mieux la dépasser

et tout repenser à travers un point de vue absolu, dévoilant l'existence d'une réalité plus grande, d'un principe ultime, d'un Soi pur, simplement fait de conscience et de connaissance. La différence entre ces deux points de vue est l'un des aspects fondamentaux du texte qui vient souvent bousculer le lecteur : les pratiques quotidiennes, pour ascétiques et spirituelles qu'elles soient, ne sont rien si elles ne sont pas exécutées à l'aune de cet absolu. La lecture de Kundakunda ne laisse donc pas indemne. D'autant qu'à cette figure héroïque de l'éveillé, il oppose la figure de l'égaré, de l'idiot, du simple d'esprit, dans laquelle on essaiera de ne pas se reconnaître.

*

La vie de Kundakunda n'a jamais pu être datée. La communauté digambara avance une date autour du II^e siècle de notre ère, quand la communauté scientifique s'accorde à le situer entre le V^e et le VIII^e siècle, notamment par les références qu'il fait à d'autres textes. Si on ne sait évidemment rien de sa biographie, la tradition lui a tout de même façonné une histoire. Son nom d'usage était Padmanandi. Il fut appelé Kundakunda en référence à son lieu de naissance présumé, un village du sud-est de l'Inde nommé

Koṇḍakundapura. Dans le district de Pidatha Nāḍū, dans la ville de Kurumarai, vivaient Karamuṇḍa et sa femme Śrīmatī, un couple de marchands aisés. Ils employaient un bouvier, nommé Mathivaran, pour s'occuper de leur troupeau. Un jour, le bouvier, à sa grande surprise, aperçut un bosquet d'arbres au feuillage encore vert alors que la forêt entière était consumée par un incendie. En inspectant les lieux, il tomba sur la résidence d'un moine dans laquelle se trouvait une boîte conservant les textes canoniques jaïna. Mathivaran attribua à cette boîte le fait que le lieu ait été protégé des flammes. Il rapporta les textes chez lui et leur rendit hommage quotidiennement. Un jour, un religieux visita la maison du marchand : celui-ci lui offrit de la nourriture et le bouvier lui offrit les textes contenus dans la boîte. Pour cet acte de piété, ils reçurent tous deux la bénédiction du moine. Le marchand, maître de maison, n'avait pas de descendance, aussi lorsque le pieux bouvier mourut, il se réincarna en tant que fils du marchand, et ce garçon intelligent devint un grand philosophe...

Si les données biographiques sont légendaires, la paternité des œuvres de Kundakunda pose elle aussi question et l'on s'accorde à affirmer qu'il s'agit davantage, plutôt que de l'œuvre d'un seul homme, d'une compilation d'idées

et de strophes qui ont une certaine indépendance entre elles. Le nom de Kundakunda, si jamais il fut un personnage historique, est en quelque sorte le porte-drapeau de l'école philosophique dans laquelle il est inclus et qu'il contribua à développer. *La Quintessence du Soi* n'est d'ailleurs pas monolithique. Les trois premiers chapitres exposent parfaitement l'idée kundakundienne du Soi, son combat contre le karman et les différentes perspectives, conventionnelle ou absolue, par lesquelles il doit être abordé. Les autres chapitres viennent préciser certains aspects techniques et apporter du grain à moulin aux controverses. Le dernier chapitre, long de 108 strophes, accumule les exemples, sans toujours respecter la métrique, comme s'il fallait aboutir à ce chiffre de bon augure.

*

Le plan du livre est basé sur les neuf principes fondamentaux définis par la doctrine jaïna. L'agencement de ces principes dévoile le chemin de la délivrance, chemin sur lequel les lecteurs sont donc invités à réfléchir. Après avoir défini le Soi et l'avoir distingué de ce qu'il n'est pas, le texte se concentre sur la mécanique du karman, la façon dont il est produit, sa nature favorable

ou défavorable, le flot permanent de sa production qu'il faut chercher à arrêter, avant de l'éliminer pour retrouver la pureté intrinsèque du Soi. Dans un texte centré sur le Soi, Kundakunda attire donc l'attention sur le karman. Et si d'autres traditions invitent à agir convenablement pour accumuler du « bon karman », Kundakunda pense le karman comme fondamentalement néfaste, qu'il soit bon ou mauvais : « Une chaîne en or asservit un homme autant qu'une en fer » (4, 2).

Kundakunda définit le Soi comme une substance dont la principale caractéristique est la conscience. Ce principe animé est prisonnier des particules karmiques qui procèdent de la matière physique et relèvent donc du principe inanimé. L'objet du texte sera de débarrasser le Soi « pur » des autres substances qui relèvent du non-soi. Pour ce faire, le Soi doit suivre la doctrine jaina en se concentrant sur les Trois Joyaux que sont la Croyance, la Connaissance et la Conduite droites, au moins du point de vue conventionnel – car Kundakunda met rapidement à l'écart ce Triple Joyau d'un point de vue absolu. La première partie du texte est consacrée à définir les caractéristiques générales des deux points de vue que l'on peut adopter sur le fait religieux. Le point de vue conventionnel trouve son utilité pour

« faire comprendre » les théories abstraites du point de vue absolu, un peu à la manière d'une traduction qui permet à une personne étrangère à la langue prononcée de comprendre le propos. Kundakunda accentue en effet la différence des points de vue : le point de vue conventionnel présente l'âme et le corps comme deux choses ne faisant qu'une, alors que le point de vue absolu sépare le corps et l'âme pour rendre au Soi sa pureté matérielle : « Je suis un, pur, fait de perception et de connaissance, toujours incorporel, pas un seul atome de matière étrangère au Soi ne m'appartient » (1, 38).

Kundakunda cherche avant tout à faire comprendre à ses lecteurs la différence primordiale qui existe entre le Soi et les influx karmiques. Après avoir décrit les principales caractéristiques du Soi, il accentue son propos sur le karman et sur la connaissance, celle-là permettant de déraciner celui-ci. Le Soi, « éveillé », « fait de connaissance », ne doit pas se laisser modifier, transformer par les substances étrangères à sa pureté intrinsèque. Kundakunda expose le mécanisme circulatoire du karman : un état psychique comme la colère transforme la matière en matière « karmique », laquelle transforme l'âme en lui faisant confondre le soi avec l'état psychique afférent : « je suis en colère ». Cela est entendu

d'un point de vue conventionnel, car d'un point de vue absolu, le Soi, étant l'agent de son propre état psychique, ne peut pas être transformé. D'un point de vue conventionnel, on dit que le Soi produit des matières karmiques et éprouve leur maturation. Le balancement entre les deux points de vue émaille ainsi le texte d'un bout à l'autre, Kundakunda prenant le temps à chaque nouvelle étape de décrire les enjeux de l'un et de l'autre, même s'il finira par affirmer que la « quintessence du Soi », qui a fini par donner son nom au texte, dépasse même la distinction entre les deux points de vue.

L'auteur pose une distinction entre le Soi, intrinsèquement pur, et l'activité cognitive qui s'articule avec le Soi d'une manière subtile. Elle est en effet l'agent causal d'états psychiques comme la mauvaise croyance, l'ignorance ou l'indiscipline, lesquelles attaquent frontalement le Triple Joyau sous l'influence d'un type de karman dit « karman d'égarement ». La capacité cognitive offre ainsi au soi un statut d'agent causal qui est bien attesté par le point de vue conventionnel mais qui est rejeté par le point de vue absolu pour lequel le soi mondain, producteur d'états psychiques, ne doit pas être confondu avec le Soi suprême, pur et sans défaut. Si le point de vue conventionnel dit : « J'ai façonné une jarre »,